

Merci d'avoir téléchargé cet extrait.  
Bonne Lecture

**Maignan Christophe**

# **Les Larmes du Styx**

Mentions légales © 2023 Maignan Christophe Tous droits réservés

Concepteur de la couverture : Maignan Christophe

Code ISBN : 9798373534499

Marque éditoriale : Independently published

*À mon ange, pour avoir transformé un Enfer en Paradis*

« Ce qu'il y a de plus pitoyable au monde c'est, je crois, l'incapacité de l'esprit humain à relier tout ce qu'il renferme. Nous vivons sur une île placide d'ignorance, environnée de noirs océans d'infinitude que nous n'avons pas été destinés à parcourir bien loin. Les sciences, chacune s'évertuant dans sa propre direction, nous ont jusqu'à présent peu nui. Un jour, cependant, la coordination des connaissances éparses nous ouvrira des perspectives si terrifiantes sur le réel et sur l'effroyable position que nous y occupons qu'il ne nous restera plus qu'à sombrer dans la folie devant cette révélation ou à fuir cette lumière pour nous réfugier dans la paix et la sécurité d'un nouvel obscurantisme. »

H.P Lovecraft, *l'appel de Cthulhu*

## Prologue : tout un programme

Une petite pensée pour la mort qui nous laisse en vie !

Peu d'entre nous se lèvent le matin en pensant que c'est peut-être leur dernier jour sur terre.

Mike Dovan n'était pas de ceux-là.

Ce matin il sait, son heure est pour aujourd'hui, et c'est peut-être pour cela qu'il a un peu plus de mal que d'habitude à sortir de son lit ; il ressemble aux petits enfants qui se cachent sous leur couette pour se protéger des monstres tapis dans l'obscurité. Qui oserait critiquer l'espoir, aussi futile soit-il d'un condamné ? Pas moi !

Mais face à l'horreur, l'espoir est de courte durée et ça, Mike l'a bien compris. Ça lui a pris du temps (quasiment toute sa courte vie) mais il a finalement fini par assimiler cette donnée ; et donc il se lève, prêt à faire face à ce qui est prévu pour lui. Dernier jour ou pas il ne changera pas sa routine pour autant, le programme est café/cigarette-douche-café/cigarette comme chaque jour de sa vie depuis une bonne douzaine d'années.

Tout en le buvant, il se dit que son café n'est pas meilleur que d'habitude, il est toujours accompagné de ses brûlures d'estomac habituelles, « la mort ne rend pas les choses meilleures, se dit-il, le dernier repas d'un condamné n'est pas le plus succulent, encore un poncif pour dédouaner un peu les bourreaux. Face à la mort, l'ordinaire reste ordinaire », il pense un instant à écrire

cette dernière phrase sur un bout de papier, il la trouve accrocheuse mais il y renonce. Là où il va, cela ne lui servira à rien et ceux qui passeront après lui ne saisiront certainement pas l'ironie de la chose.

Sous la douche, Mike tente de se rappeler comment tout ça a commencé, il essaye de démêler la toile d'événements qui l'a pris au piège, quel a été le déclencheur...

À moins que quelque chose ne lui échappe, tout s'est mis en route il y a environ deux semaines. Deux semaines auront suffi à ruiner 28 ans d'existence... Tout cela à cause d'une foutue série d'emmerdes qui l'a conduit à accepter un verre. Si seulement il n'y avait pas eu cet...

Mike perd soudain le fil de ses pensées, ou c'est plutôt comme si quelqu'un avait coupé ce fil, il sort de la douche sans fermer l'eau ni prendre le temps d'enfiler une serviette, il suit ses pieds qui l'entraînent vers la cuisine et pendant que son corps le guide, il comprend enfin, ça y est Mike Dovan à son épiphanie ! Pas de deuxième café-cigarette au programme, sa situation aura finalement eu raison de sa routine. Sans être maître de ses gestes, il ouvre le tiroir du plan de travail et avant de comprendre le pourquoi du comment, il voit le couteau à désosser. Pour être totalement précis, Mike ne voit pas le couteau mais il voit son visage sur la lame qui se rapproche de sa gorge. Il essaye de fermer les yeux, y parvient (au moins a-t-il le contrôle sur ça) et espère ainsi rendre la chose moins pénible mais sa tentative est vaine. Sa main est en train de le tuer, son corps semble décider à abandonner la

## Les Larmes du Styx

partie et pour cela le joueur principal doit mourir. Ça commence. Mike sent le froid de la lame sur sa gorge, une petite douleur, il a le souffle coupé et soudain le froid l'envahit. Tandis que la lame se fraye un chemin dans ses cordes vocales, Mike perd le contrôle de sa vessie, il sent l'urine chaude se mêler au sang qui coule le long de sa jambe et dans un dernier mot d'esprit avant l'obscurité, Mike Dovan se dit que face à la mort nous ne sommes tous que des gamins pissant dans leur froc.

Et voilà, l'esprit de Mike Dovan a quitté la terre, son corps tombe sur le sol. Il avait 28 ans, plus de famille, pas de petites amies ni de vrais amis non plus, il est mort seul dans sa pisse et la seule personne que sa mort ennuiera est la femme de ménage qui devra nettoyer son merdier.

Si Mike avait eu une âme, il aurait vu au moment où celle-ci quittait son corps toute l'horreur de la scène... bien que sans vie, son bras continuait à se mouvoir et le couteau poursuivait son va-et-vient dans ce qui était autrefois sa gorge, bien décidé à ne lui laisser aucune chance de s'en remettre. Au moins cela lui fut-il épargné.





# Chapitre 1

Rénocha.

Une ville comme on en voit beaucoup de nos jours. Ni trop grande, ni trop petite. Un équilibre parfait !

Mais c'est un équilibre précaire, un équilibre qui ne va pas tarder à être remis en question.

Les beaux quartiers situés principalement au nord ressemblent à une carte postale vantant un havre de paix. Les bâtiments semblent dater de la veille, les pelouses sont impeccables et l'herbe est aussi verte qu'elle peut l'être.

Le cœur historique de la ville est situé dans le centre. Les traces les plus anciennes de civilisation ont disparu (après 1900 ans, rien d'étonnant à cela), mais l'ambiance d'un autre âge est pourtant bien palpable. Certains bâtiments comme l'église, l'hôpital et l'hôtel de ville sont d'anciens témoins d'un temps reculé. Ils sont les représentants d'une époque où la démesure était de rigueur. Ces monuments au style gothique sont aussi imposants qu'ils semblent hostiles. Même le refuge qu'est censée être l'église de la Rédemption a quelque chose de peu engageant. D'un point de vue purement objectif, on a du mal à y voir un lien avec Dieu, à moins que ce dernier ne cherche à effrayer ses ouailles. Il en va de même pour l'hôpital. Cet ancien asile n'a rien de sécurisant. On le dirait tout droit sorti d'un film de Tim

Burton. Le bâtiment d'un style gothique dit « flamboyant » est en fait plus que lugubre et ce n'est pas la statue en bronze d'Hippocrate scrutant d'un air pensif les orbites vides d'un crâne humain, située à l'entrée du bâtiment, qui atténue cette impression. Les colonnes en façade et les pinacles qui surmontent les arcs-boutants ressemblent un peu trop à des os fossilisés. Le sinistre de l'endroit laisse à penser que lorsque la faucheuse vient récolter les patients décédés dans ces murs, elle est en terrain familier. À vrai dire si elle cherchait un logement, celui-ci serait certainement en haut de sa liste de coups de cœur.

La plus grande fierté de la municipalité est Timahr Chasongnispe. Un écrivain de la région qui même, s'il n'est pas mondialement connu, a un solide fan-club. Son œuvre bien que légèrement opaque (à vrai dire, peu de personnes sont allées au-delà des premières pages vu l'imperméabilité de ses textes) est une pure vision « Made in Rénocha ». Certains ont même la prétention de dire qu'un jour il sera reconnu, qu'un jour quelqu'un trouvera dans ses textes ce qui ailleurs n'existe pas. En général, pour illustrer leur propos, ils citent Poe, mis sur le devant de la scène par Baudelaire.

Comme toute ville, Rénocha se divise en trois parties. Beaux quartiers, centre historique (même si cela peut se limiter dans certaine ville à un bureau de poste ou à un bar plus tout jeune) et bien sûr les quartiers où l'on cache les miséreux et ceux qui ne sont pas capables d'avoir une pelouse ultra verte. Ces quartiers-là sont situés au sud-est de la ville (le sud-ouest servira d'extension si par malheur cette population venait à croître, mais certains paroissiens de

l'église de la Rédemption prient chaque dimanche pour que ce ne soit pas le cas). C'est dans un bâtiment du coin que quelqu'un découvrira le corps de Mike Dovan d'ici peu de temps.

Le jour se lève sur ce petit lopin de terre et les ombres perdent peu à peu du terrain, se recroquevillant doucement sur elle-même.

Mais tandis que le jour chasse la nuit, quelque chose se réveille. Une chose plus vieille que toutes les villes, une chose qui en a vu sombrer plus d'une. Un serpent vient d'élire domicile dans la petite communauté d'ordinaire assez tranquille.

Quelque chose qui a décidé que Rénocha serait la salle pour son petit opéra personnel.

Le rideau se lève.

Le premier acte peut commencer.

\*

Richard Avenant, que ses collègues et sa femme surnomment Rick est ce que l'on peut appeler un flic aguerrri, après 42 ans dans la « maison », il sait comment le monde marche et de quoi les hommes sont capables entre eux. Ce petit homme d'1m75 qui commence à prendre de l'embonpoint porte sur son visage les stigmates des enquêtes sur lesquelles il a travaillé et les traces d'une vilaine habitude. Son travail et son amour du bourbon font que ce brave type de 62 ans en paraît au moins 75. Malgré son âge, que les bleus-bites s'amuse à qualifier de « très avancé »,

n'allez surtout pas parler à Rick Avenant de retraite, la perspective de rendre son insigne, de déposer son arme et de devoir passer ses journées avec son épouse (qu'il adore pourtant de tout son cœur), ne sont pour lui pas envisageable. « Troquer une scène de crime aussi horrible soit-elle pour une partie de bingo ce n'est pas d'main la veille », répète-t-il à tous ceux qui tentent de le pousser délicatement (ou pas) vers la sortie. Pour lui le métier de flic est similaire en engagement à celui de prêtre, un flic n'en est plus un seulement s'il perd la foi en son idéal (qui peut être différent d'un « uniforme » à l'autre), et si la foi de Rick s'est faite parfois très ténue, il a toujours cru en ce qu'il faisait.

Enfin, presque toujours...

Au début de sa carrière, quand sa foi était encore fragile, il y eut une affaire qui l'avait particulièrement affectée et avait remis en doute sa capacité à poursuivre sa vocation. Il devait avoir la trentaine à l'époque et il secondait un inspecteur sur la disparition d'une gamine de neuf ans, la petite Marina Evans. L'affaire avait fait le bonheur des médias, car la gamine avait disparu dans un quartier résidentiel de Rénocha connu pour sa tranquillité et pour être on ne peut plus sûr. Lors de sa disparition, les journalistes s'en étaient donné à cœur joie en épilquant sur la montée de l'insécurité sur le territoire et criaient au loup dans la bergerie. La thèse de l'enlèvement a tout de suite été privilégiée, il semblait impossible qu'une petite fille se perde ou disparaisse d'elle-même dans ce genre de coin. L'affaire pourtant était un vrai chienlit, la gamine s'était évanouie dans la nature alors qu'elle était partie faire un tour de

bicyclette et personne dans le quartier ne disait avoir vu quoique ce soit, et pour ce qui en était des indices c'était le même vide. La seule pièce dont on disposait était la fameuse bicyclette qui avait été posée contre un arbre sur le bord d'un chemin en terre emprunté par les promeneurs du coin. Le relevé d'empreinte n'avait rien donné, les seules présentes sur la petite bicyclette rose étaient celles de Marina ; ce qui indiquait soit que le kidnappeur portait des gants, soit que c'était la petite qui l'avait déposée de la sorte. L'inspecteur qui était en charge de l'affaire et qui était le supérieur du jeune officier Avenant à l'époque (un chic type un peu rustre mais bon flic dont le temps a effacé le nom de la mémoire de Rick, et qu'on nommera donc par son titre : *L'inspecteur*) penchait pour la deuxième hypothèse, il lui semblait fort peu probable que le kidnappeur ait pris le temps de placer le vélo de la sorte après avoir attiré la gamine dans ses filets ; il y avait pas mal de passage dans le coin et il devait faire vite. Après 2-3 jours de vaine recherche et d'interrogatoire sans succès, le supérieur de Rick décida de reprendre tout depuis le début et de voir si la lumière ne se ferait pas d'elle-même. Les conclusions qui ressortaient après cette table rase étaient que le suspect devait connaître la victime, ce devait être quelqu'un du coin, ce qui expliquerait pourquoi personne n'avait rien remarqué de suspect. Un étranger ne pouvait pas passer inaperçu dans ce genre de quartier presque autarcique, de plus cela pouvait expliquer la position de la bicyclette ; la gamine pas méfiante l'aurait déposée ainsi avant de se diriger vers son kidnappeur. *L'inspecteur* pensait également qu'il devait s'agir d'un homme d'environ la

quarantaine, seul, récemment divorcé ou veuf depuis peu. Rick compris des années plus tard ce qui lui avait permis de sortir un tel profil de son chapeau (sur le coup ça ressemblait fortement à un tour de passe-passe). On pouvait aisément éliminer les jeunes du quartier de l'équation, ils passaient le plus clair de leur temps à essayer de fuir ce coin trop maternant à leur goût, ils ne semblaient disposés à penser qu'à deux choses : les nichons des filles et la Marie-Jeanne ; et c'est peut-être tendancieux comme raisonnement mais il semble également à Rick que le rapt d'une gamine est plus souvent l'œuvre d'un homme que d'une femme (il a toujours considéré les femmes comme étant un peu plus résistantes à l'attrait du mal que leurs homologues masculins). Le profil de l'homme seul et divorcé ou veuf s'expliquait aussi par le fait qu'on ne pouvait cacher une enfant à d'autres (les gosses ont des prédispositions à l'enquête) et que la perte d'une femme (morte ou juste lassée) pouvait être le déclencheur du passage à l'acte. *L'inspecteur* de l'époque voyait dans le rapt de la fille une recherche d'affection, la quête de quelqu'un que le suspect pourrait être en mesure de dominer mais aussi d'aimer, la petite serait en fait un moyen de remettre son ego de mâle au top. Ils reprirent donc l'enquête d'un œil neuf en se basant sur ce nouveau profil. À ce moment il y eut un changement chez les habitants du quartier qui devrait intéresser les plus sociologues d'entre vous.

Lors des premiers entretiens avec la population, lorsqu'on leur demandait s'ils avaient vu quelqu'un de suspect, ils répondaient tous systématiquement que non, et poursuivaient en disant que cela ne pouvait pas être

quelqu'un du coin, tout le monde connaissait tout le monde ici et « tout le monde ici il est tout beau et tout gentil » (Rick a depuis cette époque entendu ces conneries un nombre inimaginable de fois) mais au deuxième passage quand ils leur suggérèrent que s'était forcément quelqu'un du coin pour qu'il ne se fasse pas remarquer, leurs discours changea en un quart de tour. Chacun avait son suspect favori, tout le monde avait ses petits doutes sur tel ou tel membre de la communauté. Pour la commère du quartier cela devait avoir un rapport avec ce petit jeune gothique déguisé en drag queen, pour un autre cela devait être le vieux Samson qui restait tous les jours assis à ne rien faire mais qui payait pourtant tout rubis sur l'ongle, il devait faire du trafic de je-ne-sais-quoi et dû se dire que les gosses, ça pourrait être rentable, et ainsi de suite, et de mieux en mieux...

Le tournant dans les interrogatoires se fit quand on mit sur le tapis l'absence probable de vie sociale du kidnappeur. Un nom revenait sans cesse dans les témoignages recueillis : Max Gargan.

Max Gargan avait perdu sa femme depuis peu dans des circonstances que ses voisins ne connaissaient pas et depuis lors il passait ses journées à errer dans le parc et ses nuits au bar ; il n'adressait quasiment plus la parole à ses congénères et se contentait de leur faire un vague signe de la tête accompagné d'un simulacre de sourire quand on le saluait. Personne n'y avait jamais rien vu de suspect. Après tout un homme a le droit de pleurer sa femme comme il l'entend et qui pourrait lui reprocher de boire un peu trop ?



Toutefois, s'il fallait pointer du doigt quelqu'un dont le comportement avait changé du tout au tout, le premier nom qui venait à l'esprit était le sien. Lui qui était autrefois un pilier de la communauté, professeur respecté et aimé de ses élèves, et principal organisateur de tout ce qui touchait aux fêtes et réunions de la commune n'était plus qu'un fantôme souvent ivre.

En fouillant un peu plus Rick et son supérieur firent une trouvaille qui renforçait leurs suspicions pour Max Gargan. Grâce au dossier médical de sa femme, ils mirent en lumière les circonstances de sa mort.

Élisabeth Gargan, 42 ans, était morte en couche alors qu'elle allait donner naissance à une petite fille. Petite fille qui n'avait pas survécu à l'opération. Mère et fille étaient parties et demeuraient ensemble dans ce qui pouvait ou non succéder à la vie.

Et c'est à partir de là que l'affaire se gâta. Considérant avoir assez de preuves (indirectes certes mais qui n'en tenaient pas moins la route), le supérieur de Rick voulait procéder à l'arrestation de Max Gargan pour l'interroger et espérait pouvoir obtenir un ordre de la cour qui lui permettrait de fouiller sa propriété dans l'espoir de trouver des preuves à charges mais surtout, si le sort voulait bien leur accorder un petit coup de pouce, retrouver saine et sauve la petite Marina Evans. Mais comme la plupart des flics le savent, certaines affaires trop médiatisées voient intervenir la politique, ce qui est rarement bon pour le système judiciaire et encore moins pour la justice. Le procureur général (un petit jeune de 30 ans aux dents aussi

longues que son expérience était courte) avait peur de se mouiller et voulait à tout prix éviter que l'affaire ne se transforme en un pétard mouillé. La première préoccupation de ce cher monsieur Dents-longues était que si jamais on se trompait sur le compte de Max Gargan, la presse s'en donnerait à cœur joie pour critiquer l'efficacité de la police mais surtout la sienne ; et ça il ne pouvait le permettre. Peu importait l'avis de *L'inspecteur* chevronné que tout le monde était d'accord pour suivre n'importe où, la seule chose qui importait était de ne pas prendre de risque qui mettrait en danger les petites fesses de monsieur le procureur. Il fut donc décidé qu'on essaierait d'appréhender Max Gargan en flagrant délit. Rick a vu de la colère sur le visage de son supérieur quand son plan fut jeté aux orties. *L'inspecteur* voulait que l'on interpelle Gargan avant qu'il ne rentre chez lui et qu'on fouille sa maison pendant que lui et Rick l'interrogeaient et tentaient de le faire passer aux aveux. En effet pour *L'inspecteur* il n'y avait pas l'ombre d'un doute, Max Gargan était responsable de la disparition de la petite Evans, « je le sens dans mes tripes autant que je sens ce putain d'ulcère », avait-il confié à son jeune apprenti, mais comme l'a dit ce cher Mike<sup>1</sup> « You can always get what you want ». Il fut donc décidé qu'on n'arrêterait pas Max Gargan avant d'être sûr qu'il ait enlevé la gamine. Et comme une situation peut toujours empirer, il leur fut interdit de perquisitionner la maison de Gargan, « les suspicions ne suffisent pas pour un mandat » dixit Dents-longues.

---

<sup>1</sup>Mike Jagger, chanteur des Rolling Stones

C'était l'impasse ... Retour à la case départ, ne toucher pas le pactole et fermez vos gueules ! Ce soir-là quand Rick rentra chez lui, il comprit pour la première fois que même les gars de son camp pouvaient travailler contre lui, et qu'être flic peut-être synonyme de « pute du procureur » (il vous paye pour pouvoir vous baiser quand ça lui chante). Mais ne baise pas Rick Avenant qui veut, et c'est ce soir-là qu'il eut sa première vraie réaction de flic, le procureur pouvait essayer de l'entuber tant qu'il voulait, il lui rendrait la tâche plus ardue en serrant les fesses au maximum. Il avait eu cette révélation accompagnée d'une idée qu'il s'empressa de communiquer à son supérieur le lendemain matin. « On ne peut pas fouiller chez lui mais on peut peut-être se démerder pour arriver à fouiller sa voiture. On trouvera peut-être quelque chose. De toute façon le proc a dit non pour sa maison, pas pour son véhicule », dit-il plein d'espoir à *L'inspecteur*. Celui-ci lui répondit que ce n'était pas con comme idée mais qu'il fallait encore passer au-dessus du procureur pour le mandat, « il s'y opposerait aussi sur que  $2+2=4$ . Je connais un juge avec qui j'ai collaboré sur pas mal d'affaires, je vais voir s'il peut nous filer un coup de pouce ». Quelques heures plus tard, ils étaient en train de fouiller le véhicule de Max Gargan avec la police scientifique. Accompagné de Rick, *L'inspecteur* s'était rendu au domicile du suspect pour lui enjoindre de les suivre au commissariat et de confier à leur bon soin sa voiture. Contre toute attente, Max Gargan n'était pas chez lui, chose d'autant plus étrange qu'il ne travaillait pas aujourd'hui et que son véhicule était parké devant chez lui. La vieille Honda Civic blanche fut

néanmoins embarquée et l'ordre de la cour fut punaisé sur la porte de la maison. Inutile de dire à quel point le procureur était remonté de ce petit coup en douce. Mais remonté ou pas, il ne pouvait pas aller contre un ordre du juge et cela suffisait à aider Rick et son supérieur à encaisser sans broncher son engueulade. À 14h30 la Scientifique trouva dans la voiture un chouchou noir coincé sous les rails du siège passager, des cheveux blonds (la couleur de Marina) étaient encore accrochés dessus. Ils trouvèrent aussi une série de petites empreintes sur le tableau de bord, juste au-dessus de la boîte à gants, qui après comparaison s'avéraient être celles de la petite Evans. À l'époque la comparaison ADN n'était pas ce qu'elle est aujourd'hui mais le fait de trouver des cheveux de la couleur de la petite disparue et ses empreintes dans le véhicule du seul suspect devait amplement suffire à avoir un mandat pour perquisitionner la maison de Gargan (même un cul serré comme Dents-longues était obligé de l'admettre). À 16h49, le mandat était délivré et la stratégie d'interpellation mise en place. Cette fois-ci, Dents-longues ne s'opposa à aucune recommandation de *L'inspecteur*, il le soutenait même dans sa volonté d'inclure Rick dans l'opération, « mettons ce salaud hors d'état de nuire et rendons la petite Evans saine et sauve à ses parents », scandait-il à qui voulait bien l'entendre lors de la réunion précédent l'assaut. Mais pas sortie de derrière les fagots, notre cher Dents-longues comptait rafler tous les honneurs et ça de façon à ce que demain à la une son nom soit sur tous les quotidiens (et pourquoi pas toutes les antennes) ; il passa donc un coup de téléphone à un de ses

« amis » journalistes (là encore on pourrait avoir recours à une analogie avec les métiers de la prostitution mais je m'abstieudrais) afin de lui dire qu'il tenait un suspect solide et qu'il allait l'arrêter d'ici peu. Nom et adresse donnés, rendez-vous fut pris.

La maison de Max Gargan était située à la sortie de la ville, elle surplombait une petite colline et était entourée de grands ormes qui ne devaient pas être tout jeune. Si les arbres pouvaient couvrir l'équipe d'intervention, ceux qui arriveraient par le devant de la maison seraient vite repérés vu la disposition des lieux. Gargan devait être chez lui, la lumière dans les pièces du bas était allumée et un feu semblait brûler dans la cheminée. Le groupe d'intervention placé sous la responsabilité de *L'inspecteur* allait se mettre en place. Un premier groupe composé de 5 hommes allait faire le tour en se dissimulant sous la cime des arbres et couvrir la véranda à l'arrière qui pouvait servir de sortie de secours. Le deuxième groupe resterait légèrement en retrait sur le flanc droit de la maison, pour couvrir, en cas de pépin, le dernier groupe composé de Rick et de son supérieur. Lorsque le premier groupe alla se dissimuler sous les arbres, une chouette hulula au loin, comme pour leur signifier qu'ils n'étaient pas sur leur territoire et dans la noirceur de la nuit un des membres du groupe ne put contenir un léger frisson. Noirceur n'est peut-être pas le meilleur adjectif pour qualifier le ciel ce soir-là, la lune était presque pleine et éclairait de sa face argentée la propriété Gargan, mais sous les arbres peu de sa lumière filtrait, rendant le coin aussi sombre que par une nuit orageuse.

21h50, l'opération commençait.

Rick était autant excité qu'il était anxieux, le premier état était dû à l'arrestation imminente de Gargan, le deuxième concernait l'état dans laquelle il allait retrouver la petite Marina, « pourvu qu'elle aille bien », se dit Rick en lui-même. « Sort ton arme de son étui mais laisse le cran de sûreté pour l'instant, ne l'enlève que si tu me vois le faire aussi. Tiens-la le long de ta jambe comme tu l'as appris, reste derrière moi et ouvre l'œil. Dernière chose, peu m'importe ce qu'en dira le procureur ou qui que ce soit, notre priorité est de récupérer la petite sans bobo », lui confia *L'inspecteur* qui de là où il était, ne vit pas la camionnette de la télévision descendre la rue, ni le procureur qui l'attendait au virage précédant la demeure Gargan.

L'arme au poing (en l'occurrence un revolver Taurus modèle 82 qu'il avait choisi en lieu et place d'un Glock 26 qu'il trouvait trop féminin), *L'inspecteur* frappa à la porte du suspect. Rick se souvient de ce moment comme s'il le revivait.

*L'inspecteur* est sur ses gardes mais sa main ne tremble pas, contrairement à celle de Rick. On entend un bruit de vaisselle de l'autre côté de la porte.

« Reste concentré, on ne sait pas à qui on a affaire », lui chuchote son supérieur. Une voix leur dit qu'elle arrive. Après quelques secondes qui semblèrent bien longues à nos comparses, la porte s'ouvre. Un homme brun de taille moyenne et à la silhouette svelte (plus squelettique que svelte d'ailleurs) se tient devant eux ; il sourit en apercevant

les policiers et derrière sa façade d'homme civilisé, son visage a quelque chose du prédateur.

« Bonjour messieurs, il y a un problème ? », leur demanda l'homme au corps émacié. Rick regarde son supérieur et voit passer une ombre sur le visage de celui-ci, Rick se demande à quoi il pense, est-il possible qu'il pense s'être trompé de suspect. *L'inspecteur* reprend ses marques aussi vite qu'il les a perdues.

- « Bonjour monsieur, vous êtes bien Max Gargan ? »

- « Oui »

- « Nous avons une commission rogatoire nous autorisant à fouiller votre maison, après quoi vous devrez nous suivre au poste pour interrogatoire »

Rick remarque que Gargan n'a pas bougé d'un pouce depuis leur arrivée, son visage est resté figé, on y voit aucune réaction. *L'inspecteur* qui dut remarquer la même chose lui assène, sans doute dans l'espoir de le faire réagir, une dernière phrase qui tombe comme une sentence « on vous soupçonne de l'enlèvement de Marina Evans, monsieur Gargan ! ».

Rien. Pas même un léger froncement de sourcils, pas même un battement de cils. La seule réaction de Gargan consiste simplement à faire un aller-retour du regard de Rick à *L'inspecteur* avant de leur dire d'un ton des plus cordial, « mais entrez donc, je vous en prie », pendant qu'une grimace qui tente de ressembler à un sourire se dessine sur son visage.

Alors qu'il franchit le seuil de la porte, *L'inspecteur* passe une main derrière son dos, la paume reste ouverte à peine

deux secondes avant de se refermer fermement alors qu'il pénètre dans la maison, signal rudimentaire destiné aux autres membres de l'escouade pour leur signifier de rester en position. Rick est le premier à entrer dans la maison, et aussitôt fait, un signal lui venant sans doute des tréfonds de son cerveau reptilien, lui indique que quelque chose cloche. Gargan les entraîne vers le salon et les invite à s'asseoir dans un divan qui jouxte une grande baie vitrée alors que lui-même se dirige vers ce qui semble être son fauteuil attitré. « Asseyez-vous messieurs, je vous en prie », dit-il sur un ton de courtoisie qui cadre bizarrement avec la situation. Les deux agents de police hésitent une seconde et finissent par accepter l'offre sans quitter Max Gargan des yeux. Aussitôt assis, ils se rendent compte de leur erreur ; ils s'enfoncent dans le divan comme le pied d'un chanceux qui marche dans un excrément, et sur le visage de Gargan se lit un rictus de satisfaction. « Ce fils de pute cherche à nous montrer qu'il contrôle la situation », pense Rick et aussitôt il sait ; Max Gargan a enlevé la petite. Rick se lève d'un bond, ou plutôt s'extirpe du divan d'un bond et alors que le sang pulse à ses oreilles sous l'effet mélangé de l'adrénaline et de l'effort, il ouvre la bouche mais avant que les mots aient pu remonter le long de ses cordes vocales, il sent la main de *L'inspecteur* sur son épaule. « Monsieur, vous êtes suspect dans une affaire d'enlèvement. Avez-vous une idée de ce dont on parle ? Ceci n'est pas un jeu. Vous allez vous asseoir et réfléchir aux réponses que vous allez me donner lorsque moi et mon collègue aurons fini d'inspecter la maison, Rick garde le à l'œil deux secondes. », la voix de *L'inspecteur*



était autoritaire mais professionnelle et Rick ne put s'empêcher d'admirer un peu plus cet homme qui gardait le sang-froid que lui avait failli perdre et qui l'avait désigné comme étant son collègue alors qu'il n'était que son subordonné. *L'inspecteur* sortit et cria qu'il lui fallait deux hommes pour garder le suspect pendant qu'ils fouillaient les lieux à la recherche de la petite. Rick jeta un regard à Gargan et celui-ci ne s'était pas défait de son masque de satisfaction qui semblait le narguer en lui disant que lui, un flic stupide ignorait pourquoi. « Il y a un truc qui ne tourne pas rond », se dit Rick en passant une main sur son front qui était recouvert d'une fine pellicule de sueur. Coupant court à sa réflexion, *L'inspecteur* revint accompagné de deux hommes du groupe d'intervention, « ne le lâchez pas du regard et s'il tente quoique ce soit vous lui faites valser les rotules. Tant qu'on n'a pas la petite, il reste en vie, après j'en ai rien à foutre ».

- « Inutile de devenir violent inspecteur, je n'ai pas l'intention d'aller quelque part. Tachez de ne pas mettre tout sent dessus dessous c'est tout ce que je vous demande », lui lança Gargan sans le regarder.

*L'inspecteur* entraîna Rick en dehors du salon.

- « Ce type me fout la chair de poule et ce n'est pourtant pas le premier allumé que je croise. Bon, tu prends le haut et je me charge du bas. Il faut à tout prix qu'on retrouve la gamine, c'est elle qui nous intéresse et rien d'autre, OK ? Au fait, en sortant tout à l'heure, j'ai vu que Mister Justice, avait ameuté ses potes reporters. Je ne compte pas poser devant ces guignols, donc on trouve la fillette, on file Gargan au

proc pour qu'il soit le héros du jour, et nous on s'éclipse pour ramener la petite à ses parents ! D'accord avec ça ?

- « Entièrement monsieur ! » répondis Rick qui n'était pas devenu flic pour se faire de la pub et qui de toute façon ne se trouvait ni photo, ni télé, ni radio, ou quoique ce soit d'autre-génique.

- « Bon allez, trouvons la petite. »

Alors qu'il montait l'escalier qui le menait à ce qu'il supposait être les chambres, Rick constata que la chaleur qui commençait à devenir étouffante en bas était plus supportable à chaque marche qu'il gravissait. Peut-être cela avait-il un rapport avec le fait que chacune d'elle l'éloignait de Max Gargan et de ce sentiment de « quelque-chose-qui-cloche » qu'il avait ressenti dans le salon ?

Il n'était pas si loin de la vérité.

En haut de l'escalier, deux portes se présentèrent à lui, chacune de part et d'autre d'un couloir où les murs étaient exemptés d'ornements, ce qui avait tendance à le faire paraître plus long qu'il ne l'était (un peu comme dans les films lorsqu'à travers un subtil mouvement de caméra, un couloir semble s'allonger devant nos yeux ébahis). Rick ouvrit la première porte à gauche et découvrit ce qui devait être autrefois la chambre de Monsieur et Madame Gargan et qui, aujourd'hui, n'était plus que celle de Monsieur. Le lit était fait, et lorsqu'il passa la main sur les draps, Rick remarqua qu'ils étaient recouverts de poussière. Sur le chevet à droite du lit trônait une paire de lunettes posée sur le roman « Vous revoir » de Marc Levy, un marque-page coincé au trois-quarts du livre, triste preuve d'une vie

fauchée trop tôt. En contournant le lit pour voir ce qu'il y avait de l'autre côté, Rick ne put s'empêcher de ressentir une once de tristesse pour cette famille en devenir dont la Mort a bouleversé les plans. Côté gauche du lit, un matelas avait été jeté sur le sol, les draps étaient défaits. Une photo d'Élisabeth Gargan était posée par terre, près de là où devait reposer la tête de son mari. C'était une femme blonde d'environ la quarantaine avec de grands yeux noisette qui semblaient transpirés d'amour et de générosité pour la personne derrière l'objectif. Le reste de la chambre consistait en un placard dans lequel Rick ne trouva rien de particulier si ce n'est les vêtements de Max Gargan, et ceux de son épouse. La pièce était un instantané criant de vérité du passé du couple Gargan ; la seule faute de mauvais goût était ce matelas sur le sol ; matelas qui par sa seule présence brisait le charme, et envoyait un direct du présent dans les gencives de celui qui croyait pouvoir se réfugier dans une vie qui n'est plus.

La deuxième pièce dans laquelle Rick s'engagea avait une atmosphère complètement différente. Un berceau autrefois entier gît éclaté sur une moquette qu'on dirait faite de barbe à papa. La force avec laquelle il a été détruit a laissé des trous dans le plancher, comme si une créature monstrueuse, sortie de l'imagination d'un enfant, y avait planté ses crocs pour arracher des lambeaux de cette moquette à l'aspect si gourmand. Sur les murs rose foncé, des trous béants donnent sur des cloisons obscures, des trous faits avec des poings et d'autre, plus gros, qui ont dû nécessiter une masse. Des poupées en porcelaine brisée unissent leurs corps en un amas

de morceaux tranchant sous ce qui fut autrefois une étagère mais qui maintenant n'est plus que deux morceaux de bois s'accrochant à un mur. Près de la fenêtre, dont les rideaux ont été arrachés, repose le cadavre d'un grand ours en peluche. Ses yeux ont été arrachés, de la mousse blanche jaillit des orbites. Le ventre bedonnant est ouvert en deux, exposant des viscères couleur neige. Une scène de crime. Pas contre un ours en peluche, non...

Mais contre l'innocence et ce qui la représente. Un crime commis par un monstre ; mais pas un comme ceux des contes, un monstre de chair et de sang. Le conte ici a tourné au cauchemar et un père s'est transformé en monstre. Voilà ce qui ressort de cette pièce, et lorsque Rick la quitte, il a peur. Peur pour la petite Marina Evans.

En bas de l'escalier, Rick retrouve *L'inspecteur*. Celui-ci lui explique qu'il a fait chou blanc, il pensait que la petite serait peut-être au sous-sol mais il n'a rien trouvé. Juste une table et deux chaises vides.

- « Il l'a peut-être amenée ailleurs ? », lui dit Rick. « C'est notre type patron ! Si vous aviez vu ce que j'ai vu là-haut, ce qu'on y ressent... Ce type est pas bien... Y a quelque chose qui cloche ici... »

- « OK, allons voir ce qu'il a à dire »

Rick suivit *L'inspecteur* dans le salon et soudain sa peur augmenta. Lorsqu'ils entrèrent, les deux gars qui surveillaient Gargan sortirent se mettre devant la porte d'entrée. L'un d'eux soupira et Rick crut l'entendre se plaindre de la chaleur.

*L'inspecteur* prit un ton autoritaire et menaçant lorsqu'il s'adressa à Max Gargan.

- « Monsieur Gargan dites-moi où est la petite ? »

- « Vous avez trouvé ce que vous cherchiez ? Quelle petite ? Je n'ai pas d'enfant. Y en a pas ici. »

- « Ne jouer pas au con avec moi Max. Où est la petite Evans ? »

Le ton commençait à monter, l'ambiance devenait lourde et Rick trouvait que l'air était de plus en plus étouffant. *L'inspecteur* commençait à tirer sur le rouge, et aussi admiratif soit-il, Rick eut un doute sur sa capacité à feindre un afflux sanguin, le sang-froid était en train de laisser place à la colère et à la peur.

- « Comment voulez-vous que je sache où elle se trouve cette fille ? »

- « On a retrouvé un chouchou avec des cheveux blonds dans votre voiture et... »

- « Inspecteur ma femme était blonde. Je ne vois pas pourquoi vous me parlez de ça ».

- « Si vous m'aviez laissé finir Max, je vous aurais dit qu'on avait également trouvé ses empreintes dans votre voiture ! », sur cette phrase *L'inspecteur* se pencha sur le fauteuil où se trouvait toujours Gargan.

- « Ah... »

Gargan baissa la tête quelques secondes sans rien dire, et lorsqu'il la releva, Rick vit pour la première fois le monstre qui avait saccagé la chambre du haut. Bien que novice, Rick sentait qu'ils approchaient du dénouement ; le monstre s'étant révélé, le dernier acte était en route. Comme pour

soutenir la mise en scène, la chaleur dans la pièce était insupportable. La tête de Rick l'élançait, et il aurait bien aimé pouvoir quitter la pièce quelque seconde pour prendre l'air. Mais ce n'était pas envisageable et Rick ne voulait pas abandonner *L'inspecteur*. Peut-être qu'il pourrait au moins éteindre...

- « Dites-moi tout Max » ordonna *L'inspecteur*.

- « Elle n'est plus ici ! »

- « Alors, dites-moi où elle est bordel ! », *L'inspecteur* poussa le fauteuil vers l'arrière et le fit reculer, lui et son propriétaire, jusqu'au mur.

- « Oh mon dieu ... », laissa échapper Rick.

Tout se fige. Le temps s'arrête. Il vient enfin de comprendre ce qui ne va pas ici. Depuis le début il le ressentait sans pouvoir mettre le doigt dessus, ou plutôt sans trouver en quoi c'était pertinent de mettre le doigt dessus. Il était tellement pris par celle qu'ils recherchaient, qu'il n'avait pas fait attention à ce qu'il ressentait. Il fallut qu'il la voie, pour comprendre et tout lier ensemble. Et là, elle était là, devant lui et non plus cachée derrière Max Gargan. Tout s'assembla.

L'époque de l'année...

La sueur qu'il avait essuyée de son front peu après son arrivée...

La chaleur...

La moiteur de l'air...

Le soupir et la remarque d'un des membres du groupe d'intervention...

Son envie de sortir...

Max Gargan posté devant avec son fauteuil comme pour faire écran à...

- « La cheminée ! » lâcha Rick tout bas.

À partir de là tout se précipite, comme si le temps, énervé d'avoir dû se figer pour permettre à l'esprit humain d'avoir une révélation, cherchait à rattraper son retard.

*L'inspecteur* se tourne vers Rick, puis vers la cheminée ; sa réaction d'horreur lorsqu'il aperçoit un petit tibia ; le visage impassible de Gargan ; les larmes qui commencent à naître dans les yeux de Rick ; *l'inspecteur* qui s'avance vers le fauteuil, avec dans les yeux une émotion si puissante qu'elle semble jeter des éclairs alentour ; les excuses du Père/Monstre, « Ma femme est morte par sa faute. Je n'en voulais pas moi, d'une comme elle. » ; le Glock qui sort de l'étui ; Rick qui comprend ; Gargan qui ne comprend pas ; *l'inspecteur* qui pointe l'arme ; Rick qui s'élançe ; Gargan qui sourit ; le coup de feu...

Cela faisait des années que Rick n'avait plus évoqué le souvenir de cet « incident ». C'était douloureux pour lui d'y penser. Un rappel de ce dont est capable la nature humaine. Si Max Gargan et ses actes avaient secoué l'homme, ce qui avait failli anéantir le flic en lui était totalement différent. Alors que Rick monte dans sa voiture et s'apprête à se diriger vers le commissariat, il tente de faire l'équivalent psychique du geste de la main pour chasser un moustique et il y parvient. Lorsque la clé de contact tourne, le moteur toussote et la voiture a un soubresaut, comme celui d'un ivrogne qui sent l'alcool remonter. Rick se dit que sa vieille Nissan lui ressemble beaucoup. Elle aussi a eu son lot de

soucis, elle aussi a été trop souvent réparée pour que cela ne soit de bon augure. Comme lui, elle a éclusé un peu trop de verres. Si lui a trop tété du goulot, elle c'est la pompe qui lui a permis de tenir jusque-là. Mais c'est le genre de besoin qui finit toujours par vous précipiter dans l'abîme. Rick sourit de ses propres divagations. Il a tellement fait le trajet Maison/commissariat que cela ne lui demande plus aucune concentration et alors qu'il n'est plus qu'à deux pâtés de maisons de sa destination, il a l'impression d'avoir eu une absence et que c'est sa fidèle Nissan qui a pris le relais pour l'amener jusque-là. « Un jour je vais avoir un accident ou écraser un môme sans m'en apercevoir », pense Rick alors qu'il s'arrête à un feu rouge. La radio éteinte, le moteur ronronne, l'attention de Rick se relâche et c'est à ce moment que le moustique de l'affaire Gargan décide de revenir à sa conscience. Le coup de feu était parti mais la cible n'avait pas été atteinte, l'intervention de Rick avait réussi à dévier le tir. Mais le mal avait été fait et la carrière de l'homme qu'il admirait allait se conclure par une tempête médiatique où les valeurs allaient s'inverser, le coupable devenant victime, le meurtre d'une innocente s'effaçant devant le scandale d'un « policier qui s'est pris pour Dieu et qui a cru que son insigne lui donnait le droit d'être le glaive de la justice. Un homme pour qui les tribunaux et le droit d'être jugés par ses pairs sont devenus accessoires ».

La CB s'allume automatiquement, ses crachotements étouffés font fuir le moustique et Rick se retrouve dans la carcasse de métal qu'il n'a jamais quittée.



« Voiture 11K répondez... Appel urgent du central... », la voix bien que crépitante est clairement identifiée par Rick et c'est avec un sourire qu'il décroche.

« Didy comment ça va princesse ? Qu'est-ce que t'as pour moi ? ».

« Rick, t'as du bol que ce soit toi. Je t'ai déjà dit que je détestais ce surnom à la con. À chaque fois ça me fait penser à un cochon tout rose ! Bon, j'ai une adresse pour toi, 14 rue des peupliers appartement 8B. Locataire répondant au nom de Mike Dovan. Présence d'un corps. On a besoin d'un enquêteur sur place. Didy Terminé », dit la voix où on entendait aussi facilement qu'on aurait pu le voir un large sourire.

Amusé par cette conclusion, Rick n'en était pas moins perplexe.

« Comment ça, terminé ? Il s'agit de quoi exactement ? »

« Aucune idée. Pas qu'on ne m'ait rien dit, mais les gars déjà sur place ne savent pas. Certainement des gars qui viennent d'obtenir leur diplôme de bleus-bites si tu veux mon humble avis. Tu sais tout ce que je sais chéri. Terminé ». La CB crachota un moment dans le vide et fini par laisser place au silence.

Rick aimait bien Didy (Amandine Mercer de son vrai nom). Un petit bout de femme comme on en fait plus. Du haut de ces 1,60 et de ces 50 kilos toute mouillée, ce petit gabarit avait plus de couilles et de cohérence que bien des mecs avec qui il avait travaillé. Il avait fait équipe avec elle pendant un moment, et quand il évoque cette période, c'est comme s'il repensait à ses années de fac où tout était simple.

Mais les bonnes choses ne durent qu'un temps et quand elle avait demandé à être mutée aux services Opérateurs pour avoir plus de temps pour sa famille et parce que son mari avait chopé un lot d'ulcères à force de s'inquiéter pour sa femme, Rick avait beaucoup moins aimé patrouiller. Au moins était-elle la voix derrière la CB. Bien que tous les deux mariés et aimant sincèrement leurs moitiés respectives, ils se taquinaient depuis des années et jouaient un petit jeu de « j'te tourne autour » entre eux (Rick ne pouvait pas parler pour Didy, mais en ce qui le concernait, s'il avait dû avoir une maîtresse cela aurait été elle). Tous deux savaient qu'il ne se passerait jamais rien entre eux, mais leur « relation » était rafraîchissante et permettait de rendre le boulot un peu plus plaisant.

À contrecœur, mais avec le sourire, Rick reposa l'émetteur/récepteur sur sa base et se dirigea vers l'adresse qu'on lui avait donnée. Il l'ignorait mais dès lors qu'il avait répondu à l'appel du central, son destin était scellé et tout ce en quoi n'avait jamais cru Richard Avenant allait être mis à l'épreuve.

\*

Rick attend encore au feu rouge, son destin n'a pas encore basculé lorsque Lisa émerge d'un rêve qu'elle commence déjà à oublier. C'était un bon rêve. Elle croit se rappeler qu'il s'agissait d'un voyage en Inde ou peut-être en Asie... Tout devient flou si rapidement. Elle se souvient d'un homme qui l'accompagnait, un homme qu'elle aimait. C'était quelqu'un

qu'elle ne connaissait pas et que déjà elle ne connaît plus. Ne reste que l'idée d'un homme, toutes ses caractéristiques ont disparu. Brun, blond, grand, petit, beau ou moche ? Aucune idée. Quelques minutes plus tard, quand elle quitte enfin le confort de ses draps, les dernières bribes de rêve se sont dispersées. D'ici quelques heures elle aura oublié avoir rêvé. Vêtue d'un simple t-shirt beaucoup trop grand pour elle, Lisa Barelle s'étire en poussant le soupir post-sommeil commun à toute l'humanité. Son dos craque légèrement pour lui signifier qu'il est bien passé du mode « marmotte qui hiberne » à celui de « marmotte apte pour le service diurne ». Mais la marmotte (un surnom que sa mère lui avait donné lorsqu'elle n'était encore qu'un bébé qui passait le plus clair de son temps à dormir, et qui depuis était resté) sentait encore l'odeur du sommeil sur elle, et pour s'en débarrasser une bonne fois pour toutes, elle se dirigea vers la douche. Le t-shirt orné d'un groupe de glam-rock maquillé des années 70 s'étale sur le sol lorsqu'elle entre dans la cabine. Son corps frissonne lorsque les premières gouttes, froides, rencontrent sa peau nue et en un éclair le bout de ses petits seins se durcit...

*[Si vous me le permettez, je vais taire mon côté voyeurisme pour le moment et profiter différemment de cet « épisode hygiénique ».]*

Laissons donc un peu d'intimité à cette jeune femme et faisons un peu plus connaissance avec elle (commençons déjà par sa personnalité, on verra son anatomie plus tard, peut-être). Lisa Barelle a 25 printemps et ici l'expression n'a rien d'une figure de style. Lisa est une fleur qui n'a jamais

cessé de s'embellir, de celle qu'on n'ose pas cueillir de peur qu'elle ne flétrisse. Dans le jardin de l'humanité où la mauvaise herbe s'étend de plus en plus, Lisa est une bouffée d'espoir et de fraîcheur. Si l'occasion se présente, vous verrez que son sourire est le remède à bien des maux. Beaucoup ont défailli devant cette arme de bonne humeur massive. Lisa n'est pas forcément plus belle que les autres filles de son âge, mais quelque chose dans l'agencement de son visage, dans ses petits yeux marrons, fait qu'on tombe irrémédiablement sous son charme.

*[Attendez...*

*Une seconde...*

*C'est bon, elle est encore sous la douche, il me reste un peu de temps.]*

Lisa fait des études de droit depuis bientôt cinq ans. Elle a pour ambition de devenir une brillante avocate et pourquoi pas un jour, avoir son propre cabinet. Ce qui lui plaît dans le métier d'avocate, c'est le pouvoir des mots, leur capacité à faire pencher la balance de la justice d'un côté ou de l'autre.

Elle aurait bien aimé devenir une romancière à succès, mais elle s'est vite rendu compte qu'elle n'avait pas l'imagination ni le talent suffisant. En matière d'écriture, ses capacités se résumaient, disait-elle « à faire la liste de course la plus poétique que le monde n'a jamais lue ». Elle s'amusait en effet à agencer ses achats par sonorité, plutôt que de les lister de façon quasi anarchique comme la plupart d'entre nous le faisons. C'est ce genre de petite manie qui rend Lisa si particulière.

Tout n'a pas toujours été simple pour elle. Mais là où elle mérite notre respect à tous, c'est que malgré les épreuves qui ont jalonné son existence, elle a toujours gardé l'innocence que nous sacrifions pour grandir, et elle n'a jamais cessé de croire. Il est un peu tôt pour qu'on parle plus avant de sa vie personnelle. Plus tard quand on se connaîtra mieux. On verra. De toute façon ça y est, elle sort de la douche... L'histoire reprend ses droits.

...Lisa enveloppe son corps dans une serviette, et sa peau fume au sortir de la douche chaude qu'elle vient de prendre. Il est maintenant temps pour elle d'entamer le rituel quotidien et un poil barbant, mais pour autant nécessaire (surtout aujourd'hui), qu'est le maquillage. Elle enlève la buée sur le miroir d'un geste de la main et son visage apparaît. Elle commence par lisser ses cheveux châtons tout en pensant à ce qui l'attend aujourd'hui. Dans le cadre de travaux dirigés, elle doit défendre un client imaginaire devant une cour constituée de professeurs et d'autres élèves. Sa réussite (ou son échec) influera directement sur la validation de son année. L'aboutissement de ce qu'elle a appris se joue dans ce jeu de rôle grandeur nature.

Le dossier n'est pas des plus évidents. Son client est un homme noir de 38 ans accusé d'agression sexuelle et de tentative de viol sur une mineure de 17 ans, blanche. Elle le sait innocent, mais il traîne derrière lui une inculpation pour vol à mains armées et l'absence d'alibi n'aide pas. Même si personne ne l'admettra, elle sait que le caractère racial n'est pas à négliger. Elle pense d'ailleurs que c'est le cœur du problème. La déposition de son client dit qu'il connaissait la

victime de vue mais que ça s'arrêtait là. Il a reconnu lors de l'interrogatoire qu'il la trouvait jolie. Pas bon.

Les parents de la victime déclarent que leur fille est revenue au domicile en pleurant, les vêtements déchirés et le visage tuméfié. Elle a décrit l'accusé avec force et détails aux officiers qui avaient répondu à l'appel des parents. Lisa sait que tout va se jouer sur le témoignage de la fille. Elle va devoir la bousculer un peu pour voir ce qu'il ressort de tout ça.

« Mais là tout de suite, le petit-déj s'impose ! », se dit-elle tandis qu'elle enfille des vêtements propres. En l'occurrence, un tailleur noir sobre mais classe, spécialement achetée pour l'occasion. La première impression compte beaucoup et Lisa compte bien faire un effet bœuf en rentrant dans la salle. Son petit déjeuner avalé (un met succulent constitué de céréales goût chocolat et relevé d'un fin filet de lait), Lisa prend ses dossiers sur l'affaire, vérifie qu'elle n'a rien oublié, constate que non, prend ses clés, sort et ferme son appartement. Elle pose sa tête contre la porte en bois, prend une grande inspiration, compte jusqu'à trois et décide qu'il est grand temps d'aller vérifier si elle est à la mesure de son ambition.

\*

Bien qu'il fasse jour, la pièce est plongée dans l'obscurité. La seule lumière qui filtre de temps à autre est celle qui passe sous la porte d'entrée de la chambre d'hôtel qu'il a loué pour la semaine. Il règne une odeur de renfermé dans la chambre 208 ; de renfermé et d'autre chose. Une odeur âcre qui prend

aux tripes et imprègne les narines pour longtemps. Cela ne le dérange pas. Au fur et à mesure des années il a fini par s'y habituer. Au début, il ne pouvait s'empêcher de vomir mais maintenant c'est comme s'il ne la sentait plus. Il n'est pas mécontent d'être le seul à pouvoir sentir cette odeur qui émane de lui. S'il en était autrement, il aurait bien du mal à remplir sa tâche. Il est assis sur une chaise en osier depuis hier soir. Pas ce qu'il y a de plus confortable mais ça aussi, peu lui importe. Dans cette soupe de poix couleur encre de Chine, ses yeux particulièrement à l'aise dans l'obscurité fixent une bouteille vide. Une bouteille en verre tout ce qu'il y a de plus normale. Il va devoir encore attendre. À chaque fois la même et pénible attente. À la nuit tombée cela devrait être bon. Ces choses-là prennent du temps. Il le sait sans comprendre pour autant la logique de la chose, ni comment cela fonctionne.

\*

Lorsque Rick arrive sur les lieux, deux flics en uniforme sont postés devant un immeuble qui ne doit plus être très jeune. Vu de l'extérieur, le bâtiment lui fait l'effet d'être un bloc de pierre immense dans lequel on a taillé des ouvertures afin que les résidents n'aient pas l'impression de vivre dans un grand tombeau. Il se demande si les pyramides n'étaient pas les HLM des grands personnages égyptiens, et sourit en y pensant. Il salue les officiers/gardiens du tombeau d'un signe de tête, et leur demande à quel étage se trouve le corps.

- « Deuxième, monsieur. Mais l'ascenseur est en panne, faut prendre l'escalier. À gauche en haut des marches, la troisième porte à droite, monsieur », lui répond le plus jeune en basculant d'un pied sur l'autre.

- « Merci fils, et un monsieur suffisait amplement », répond Rick au jeune en s'engageant dans l'immeuble.

Il ne le voit pas mais lorsqu'il passe les portes, le « pas plus jeune officier » regarde son collègue et secoue la tête avec un air de mépris flagrant. « Deuxième, pense Rick, ça va. Au moins j'me coltine pas un cadavre qui crèche au dernier étage. Mon palpitant n'aurait pas été très jouasse pour une épreuve olympique, surtout de si bonne heure. ». Arrivé en haut des marches, Rick se rend compte que deux étages c'est déjà beaucoup trop. Il n'a pas compté combien y avait de marches mais vu le martèlement de reproches dans sa poitrine, il se dit qu'à vue de nez, il y en avait au moins deux milles.

Devant l'appartement 8B, une femme vêtue d'une robe de chambre rose et de chaussons assortis parle avec un agent de police. À voir la tête de la femme, Rick se dit qu'elle a dû être sortie de son lit avant que le sommeil ait pu exercer son pouvoir régénérant. Son visage ressemble à une sculpture en papier mâché. Lorsqu'il s'approche d'eux, Rick croit comprendre qu'il s'agit de la voisine du dessous et perçoit des bribes à propos d'une « fuite ». Rick montre sa carte au flic posté devant l'appart et pénètre dans la dernière demeure de Mike Dovan.



L'appartement s'articule en quatre pièces. Un salon qui fait face à l'entrée, une cuisine à gauche de celui-ci, et sur la droite une chambre et une salle de bains.

« Pas si dégueulasse pour un HLM », se dit Rick.

Dans le salon Rick voit deux flics. Des Bleus. « Didy avait vu juste », pense-t-il. Leur tenue n'est pas ce qu'il y a de plus réglementaire. Ils ont tous les deux remonté leur pantalon d'uniforme jusqu'aux mollets. Tout en s'avançant, Rick s'apprête à leur remonter les bretelles façon sergent instructeur et ce n'est que lorsqu'il voit la flaque rosâtre qui court sur le sol, qu'il comprend la situation. Un mini fleuve couvre presque la totalité de l'appartement et s'étend de la salle de bain jusqu'à la cuisine. La fameuse « fuite » du vieux parchemin en peignoir.

- « Putain c'est quoi ce bordel ? », demande Rick aux deux bleus.

- « Le robinet de la douche était encore ouvert quand on est arrivé. On l'a fermé dès qu'on est arrivé pour préserver un minimum les indices mais bon... L'eau s'était déjà bien étendue » répond celui dont le nom sur l'uniforme l'identifie comme étant Denis Sarque.

- « Ouais je vois ça. Vous avez déjà appelé le légiste ou ces gars ? Non ? Bah allez-y et dites-lui de se ramener avec son matos de pêche. Il va en avoir besoin pour choper quelque chose d'utile dans cette merde », leur ordonne Rick.

Lorsque les deux hommes lui ont tourné le dos, Rick se baisse et remonte son pantalon en laissant échapper un délicat « Fais chier ». Il se redresse et enfle la paire de gants qu'il a dans sa poche (il en a tout un stock dans la voiture, ce

qui lui permet de toujours avoir une paire stérile sur lui). Rick contemple la pièce inondée et soupire.

- « Histoire que je ne patauge pas pour rien, vous pouvez me dire où se trouve notre gars ? », lance-t-il aux deux hommes qui sont sur le point de quitter l'appartement.

C'est l'officier Sarque qui se retourne pour lui répondre, « Dans la cuisine, monsieur », avant de remarquer que Rick à imiter leur geste. Il regarde les mollets poilus de celui-ci et sourit avant de se retourner.

« C'est ça, marre-toi », marmonne Rick.

Il fait de grandes enjambées pour accéder à la cuisine et au fur et à mesure qu'il s'en rapproche, l'eau qui, dans le salon, avait une teinte rosée tire de plus en plus sur le rouge. Lorsqu'il contourne le plan de travail au centre de la cuisine et que ses yeux tombent sur la source de cette « coloration », Richard Avenant a du mal à comprendre ce qu'il voit.

Il a sous les yeux un instantané mêlant l'horreur et le grotesque. Sur le sol devant lui gît un corps d'homme nu. Sa peau est blanche comme la craie et le contraste avec le carrelage beige à quelque chose de perturbant. La tête est séparée du buste. Vu à quel point elle est proche du corps, on pourrait croire, si on se baissait et qu'on observait la scène sous un autre angle, qu'elle est encore bien accrochée. Mais du point de vue de Rick, la séparation est indéniable. La tête a les yeux fermés, et la bouche semble crispée en une grimace de douleur ou d'anticipation. « Le visage d'un homme qui voit la mort lui foncer droit dessus et qui ferme les yeux dans l'attente du choc », se dit Rick. Les sphincters ont lâché, et une traînée brunâtre flotte autour des fesses du

corps. Mécaniquement, Rick porte sa main devant sa bouche. Il a vu de nombreux truc sordide, mais il ne sait jamais fait à ces gens gisant dans leur merde, mourant dans l'indignité la plus totale.

Mais le grotesque de la scène tient ailleurs.

Dans ce bras droit qui repose près de l'épaule et qui tient dans sa paume un couteau à désosser sur lequel sont encore accrochés des lambeaux de chair.

« De deux choses l'une, se dit Rick en lui-même. Soit c'est un meurtre et l'assassin nous prend vraiment pour une bande de cons incapable de relier A avec B, soit c'est un suicide et dans ce cas-là il faut qu'on m'explique. Se suicider en s'égorgeant, ça s'est déjà vu OK... Mais en se décapitant... Je ne crois pas ! ».

Les deux solutions lui paraissent ridicules, mais il ne voit pas de troisième alternative.

À moins que...

Avant qu'il n'ait pu se retenir, Rick imagine (pour le fun) la théorie de l'accident. L'homme est sous la douche, il veut se limer les ongles mais ne dispose pas d'un outil adéquat pour réaliser son projet. Soudain il se souvient du couteau à désosser ! Il sort vite fait de la douche, se précipite dans la cuisine et prend le couteau. Sur le chemin du retour, il sent une démangeaison et se gratte avec le couteau entre les omoplates. Ça lui fait du bien... À ce moment ses pieds mouillés glissent sur le carrelage, il fait une culbute en arrière, et alors qu'il tombe lâche un « et merde » juste avant que la lame ne rencontre sa nuque et le décapite !

« Tout aussi ridicule ! » conclut Rick en ricanant.

Rick abandonne le corps à son mystère et se dirige vers la chambre.

Une chambre basique avec un lit double, un bureau et un petit meuble de rangement en imitation Wengé. Pas de photo, pas de poster, d'affiche ou d'élément décoratif, même l'ampoule qui éclaire la pièce est suspendue à un fil nu au plafond. Le seul élément personnel que Rick aperçoit est un ordinateur portable posé sur le bureau. Il ouvre le portable, appuie sous la touche Power et après une courte animation, on lui demande un mot de passe.

- « Forcément. De nos jours tout le monde met des mots de passe partout. Les gars du labo arriveront peut-être à le déverrouiller », se dit Rick.

En espérant avoir un peu plus de chance, il ouvre l'unique tiroir du bureau. Il y trouve une ribambelle de stylos, des tickets de caisse par millier et un carnet qui porte une inscription qui le satisfait : *Journal*. Rick feuillette rapidement les pages en s'étonnant que les gens ont encore cette manie de se confier à une page blanche. La dernière entrée remonte à trois jours. Au lieu de lire la dernière note de Mike Dovan, Rick referme le journal et le pose sur le bureau. Avant de voler les pensées de son propriétaire, il veut en savoir plus. Il se dirige vers le petit meuble et ouvre les deux battants de portes. Le meuble est séparé en deux. Du côté gauche, il y a des étagères sur lesquelles reposent des vêtements rangés selon l'emplacement anatomique qu'ils recouvrent. La mince garde-robe (6 ou 7 éléments de chaque sorte) s'articule en trois couleurs : rouge, noir et blanc.

- « Pas ce qu'il y a de plus extravagant, pense Rick. Du moins de ce côté-là ».

L'utilisation de l'espace de droite est en effet peu conventionnelle. Les étagères ont été retirées de leur support, et un stock de bouteilles d'alcool vides a pris la place normalement réservée pour le linge. Rick se demande pourquoi avoir choisi cet emplacement.

- « Peut être que lorsqu'il choisissait ces fringues du jour, il en profitait pour se préparer à l'affronter ? réfléchit-il. Au moins ce besoin-là je peux le comprendre ».

Rick chasse une image de lui qu'il n'aime pas, referme les portes du meuble, se dirige vers le bureau, embarque le journal et jette un dernier regard sur la chambre. Il a une impression étrange lorsqu'il quitte enfin la pièce.

Dans le salon, Rick remarque que l'officier Sarque est de retour. Il se dirige vers lui, et avant qu'il n'ait pu ouvrir la bouche, celui-ci prend la parole.

- « J'ai appelé le légiste. Il est à la morgue et attend de recevoir « un patient » comme il dit. Il sera là d'ici une demi-heure ».

- « Ok. Il y a un ordinateur dans la chambre qu'il faudra m'embarquer et filer aux geeks du labo. Je veux savoir ce qu'il y a dessus. Vous avez des infos sur notre gars ? Mike Dovan, c'est ça ? » demande Rick.

- « Ouais. Les seules choses qu'on sait on les tient de la proprio là-bas, commence Denis en pointant un doigt vers la vielle en robe de chambre. Elle nous a dit qu'il était là depuis un an et demi. Qu'elle l'avait toujours vu rentrer seul. Aux dernières nouvelles, il bossait en tant que mécano, si elle se

souvent bien. Pas de problème particulier avec lui. Bon payeur. Le seul reproche qu'elle ait émis concerne ses va-et-vient nocturnes et je cite, « une tendance à marcher souvent de travers ».

- « Et la famille ? On sait quelque chose », lui demanda Rick.

- « Non. Elle ne nous a rien donné de ce côté-là, mais on va se renseigner et voir qui prévenir. »

- « Tiens-moi au courant. T'as fait du bon boulot gamin. N'oublie pas de dire à la dame qu'elle doit venir faire sa déposition et que le plutôt sera le mieux. Essaie de me trouver l'adresse de là où il bossait. Je suis au central si tu as quoique ce soit ».

Rick s'apprêtait à sortir lorsqu'il se souvint de ce qu'il tenait à la main.

- « Ah oui, j'embarque ça avec moi. Je veux y jeter un coup d'œil avant qu'il passe aux traces et analyses. Note-le dans ton rapport sinon ils vont te faire chier ».

Denis lui répond par un hochement de tête et un clin d'œil. Il aurait pu trouver cela grossier et pas très respectueux mais à ce moment précis, Rick se dit qu'il aime bien ce gamin. Il a une bonne attitude pour un bleu. La plupart se sentent obligés de passer en mode lèche-cul dès qu'ils sont en présence d'un plus gradé qu'eux. Rick n'a jamais apprécié cette espèce de soumission, et encore moins le fait que d'autres mâles s'intéressent tant à son fondement.

Rick salue le jeune officier d'un geste de la main et quitte l'appartement 8B.

- « Lisez-moi pour comprendre qui j'étais », déclame Rick en resserrant son emprise sur le journal de Mike Dovan.